

Le long cri de Naoual

Autor(en): **Gillioz, Stéphane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **81 (1993)**

Heft 6-7

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-280335>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

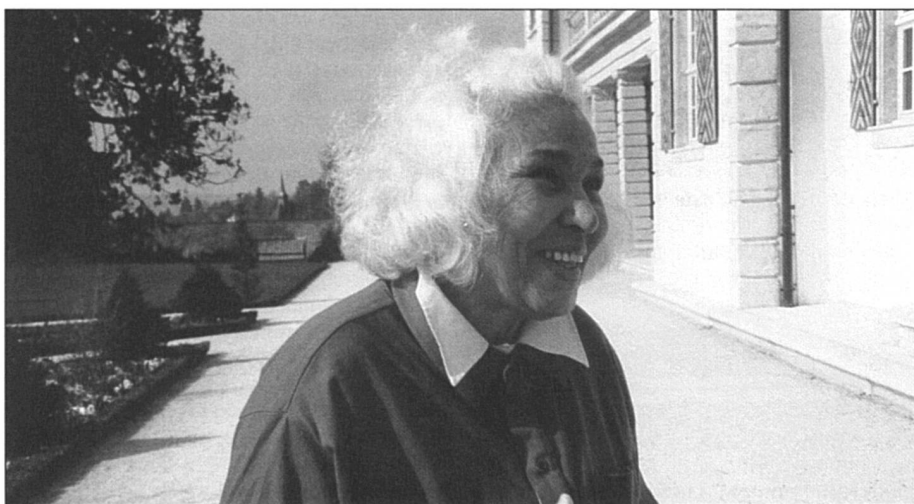
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Le long cri de Naoual

*Psychiatre, écrivaine et Egyptienne,
Naoual El Saadaoui
défend la cause des femmes depuis plus de trente ans.*



Naoual El Saadaoui: le port du voile n'a jamais été un précepte islamique!

Elle est psychiatre, écrivaine et... Egyptienne. Ses ouvrages sont des best-sellers dans le monde arabe depuis plus de trente ans. Mais pas toujours appréciés par les milieux conservateurs. A tel point que Naoual El Saadaoui s'est retrouvée en prison sous Sadate et que sa tête est mise à prix par certains milieux intégristes. Elle ne se déplace plus dans son pays qu'entourée de gardes du corps. Et pourtant, à travers romans, essais, pièces de théâtre et conférences, elle défend inlassablement les femmes et s'élève contre les comportements sexistes qui les réduisent à un statut inférieur. Sans grand succès, si l'on en juge par la régression que connaissent les femmes depuis les années soixante dans la plupart des pays arabes. L'esclavage se décline de multiples manières: voile, soumission totale, mimétisme, fatalisme, voire prostitution. De passage en Suisse entre deux tournées de conférences sur le continent américain, Naoual El Saadaoui a bien voulu répondre à nos questions.

sg – Naoual El Saadaoui, vous êtes une des rares femmes arabes à avoir osé vous élever de façon si virulente et si poignante contre les tares d'une société qui n'en finit pas d'étouffer les velléités d'émancipation de ses femmes. Vous-même avez été menacée à plusieurs reprises par certains milieux intégristes, à tel point que vous devez faire appel à une protection

rapprochée lorsque vous vous trouvez dans votre pays. Comment expliquez-vous cette suspicion, cette hargne même; vos prises de position sont-elles si révolutionnaires pour le monde arabe?

nes – J'aimerais tout d'abord dire que mes ouvrages sont très largement répandus dans le monde arabe et que la majorité de mes lectrices et lecteurs les apprécient. Le problème – mon problème! – est que les détenteurs du pouvoir, eux, ne les aiment pas du tout. Pourquoi? A leur avis, mes textes menacent leurs prérogatives puisqu'ils mettent en lumière l'exploitation d'un système patriarcal profondément enraciné dans les mentalités. Cela dit, je crois que mon analyse n'est pas seulement valable pour les pays arabes, mais également pour l'Occident.

Notez que je peux comprendre en un sens. Mes ouvrages tentent en effet de dénouer la trame d'une exploitation à multiples visages, qu'elle soit le fait du colonialisme, de régimes à poigne, de structures familiales ou de l'individu lui-même. L'oppression politique se conjugue avec l'oppression économique, sociale, sexuelle, psychologique et culturelle. Les femmes en sont certes les premières victimes, mais n'oublions pas la cohorte des pauvres et des laissés-pour-compte. Voilà pourquoi les détenteurs du pouvoir, quel qu'il soit, regardent ma démarche de travers: en 1972, je perds mon poste au gouvernement; en 1981 Sadate me jette en prison, et au-

jourd'hui je me retrouve sur la liste noire de groupes extrémistes, dont certains n'hésitent pas à me vouer aux gémonies en utilisant des slogans pseudo-religieux à mon encontre.

Oui, on peut dire que mes ouvrages sont révolutionnaires, mais pas dans un sens idéologique.

sg – Si l'on retrouve le mot «liberté» dans la phraséologie politique arabe, il est plutôt synonyme d'indépendance, sous-entendu «nationale». Il est très peu question de liberté individuelle. Or, vous renversez la dialectique et militez d'abord pour l'émancipation des individus, des femmes en particulier. Pensez-vous que le «salut» de la société arabe passe d'abord par la liberté de ces dernières, ou bien la lutte d'émancipation nationale a-t-elle tout de même la priorité?



Miadi Zineb: le voile, on peut le porter ou pas, ce n'est pas une affaire.

nes – Je ne pense pas que des femmes puissent être libres dans un pays qui ne l'est pas. Et l'inverse est également vrai. Un pays ne peut être vraiment indépendant si plus de la moitié de sa population (les femmes) vit dans l'oppression. Quant à savoir quelle démarche précède l'autre, cela dépend des situations. L'une ne va de toute façon pas sans l'autre: nous devons lutter pour nous libérer nous-mêmes et la société en même temps.



sg – Dans Ferdaous, l'un de vos ouvrages les plus radicaux, où vous racontez l'histoire – véridique – d'une jeune femme qui se prostitue «librement», tue un proxénète et finit condamnée à mort, vous poussez la logique de l'oppression jusqu'à l'absurde: Ferdaous «préfère» le trottoir que le mensonge et un esclavage qui ne veut pas dire son nom. L'héroïsme tragique de cette femme n'est-il pas trop radical pour les femmes arabes qui vous lisent?

nes – Ce roman n'est bien évidemment pas une apologie de la prostitution. Tout au contraire, je montre comment un système patriarcal peut contraindre certaines femmes comme Ferdaous à devenir filles publiques. Or, que veut Ferdaous? Tout simplement un peu d'amour et de liberté. Elle en est finalement réduite à quémander l'affection fugitive de quelques clients. Sa vie de prostituée n'est en fait qu'une lente agonie. Ce que je voulais montrer par là c'est que la femme recherche envers et contre tout la dignité et le respect. Le personnage de Ferdaous est dans ce sens «révolutionnaire», car il ne cesse de lutter pour un peu d'humanité, désespérément certes, mais il lutte. Si j'en crois les témoignages de quelques-unes de mes lectrices, le message est bien passé. Une prostituée suisse qui a lu Ferdaous a même complètement cessé ses activités après avoir refermé le livre!

sg – Vous êtes une musulmane respectueuse de votre croyance et vous vous attaquez néanmoins à l'un des enseignements du Coran les plus enracinés dans l'inconscient collectif des peuples arabes: la femme doit se soumettre à l'homme. Est-il possible selon vous de relire les textes islamiques d'un point de vue féministe ou est-ce que toute émancipation ne peut se faire que contre les paroles du Prophète (ou leurs interprétations)?

nes – A mon avis, l'islam – comme d'ailleurs n'importe quelle autre religion – n'est pas a priori contre la libération des femmes, ni pour d'ailleurs. Tout est question d'interprétation! Or, ce sont toujours les hommes qui, dans l'Histoire, ont interprété les paroles divines. La boucle est bouclée. Cela dit, il existe tout de même des théologiens musulmans qui rompent avec l'interprétation littérale et commentent à donner une vision plus pondérée de la femme et de son statut dans l'islam.

sg – Vous passez beaucoup de temps en Occident pour témoigner de votre combat. Le féminisme à l'occidentale vous est donc familier. Pensez-vous qu'il peut fournir un modèle de libération pour les femmes arabes ou ces dernières doivent-elles inventer leur propre voie?

nes – La démocratie et la liberté à l'occidentale sont à mon avis des illusions. Ce n'est donc pas là que nous devons chercher



Shala Habibi: le contaste iranien.

notre modèle d'émancipation. Il nous faut faire preuve d'imagination, créer notre propre conception de la liberté.

sg – Comment?

nes – Il faut tout d'abord créer les conditions sociales d'une réflexion sur le rôle des femmes au sein des sociétés arabes. Je pense notamment à la vie associative, qui n'existe encore qu'à l'état embryonnaire, à

la création de groupes de rencontre, voire de partis politiques rassemblant des femmes. Nous avons essayé de le faire à plusieurs reprises mais la dernière tentative en date s'est soldée par un échec: l'Arab Women's Solidarity Association, que je présidais, a été interdite le 15 juin 1991 par décret du gouvernement égyptien. On recommencera, même s'il faut crier longtemps.

Stéphane Gillioz

Iran-Maroc: la balle à deux camps

(sg) – Le décor tout d'abord. Une salle de conférence perdue dans un château magnifique, lui-même perdu dans la campagne soleuroise. Il est 9 heures du matin au Château Waldegg, le 31 mars 1993. Invités par l'Académie suisse pour le développement et l'Office fédéral de la culture, des sociologues, des juristes, des politologues, un zeste de théologiens dont un ayatollah iranien, une poignée de femmes attentives et trois musulmanes se perdent en mondanités. Mais on sent que chacun – et surtout chacune – veut en découdre.

Naoual El Saadaoui ouvre les feux avec son énergie habituelle: «Le port du voile n'a jamais été un précepte islamique! C'est plutôt l'expression de l'esclavage, le signe que l'homme enferme sa femme, la réduit à l'état de propriété privée.» Elle continue, tout sourire: «Il faut en finir avec ces experts qui croient lire dans les textes religieux la volonté de Dieu et l'imposer aux femmes.» La toute jeune interprète iranienne, voilée comme il se doit, applaudit discrètement, les yeux baissés. L'ayatollah Misbah Yazdi, professeur à l'Université de Qom (Iran), lui, ne bronche pas; il prend des notes. Miadi Zineb, sociologue à l'Université de Casablanca (Maroc) vient à la rescousse: «En tant que femme musulmane, j'interprète ce verset comme étant l'affirmation de l'égalité absolue de l'homme et de la femme devant Dieu. Tout le reste est question d'interprétation. Quant au voile, on peut le porter ou pas, ce n'est pas une affaire.»

L'ayatollah Yazdi intervient: «Au nom du Dieu tout-puissant et miséricordieux! J'éprouve beaucoup de respect pour mes deux sœurs dans la foi. Le Coran est sacré et on ne peut pas laisser son interprétation à n'importe qui! Les femmes doivent suivre son enseignement et ne pas essayer de s'y soustraire.» Shala Habibi, conseillère du gouvernement iranien pour les questions féminines, abonde dans le même sens: «La femme a un rôle primordial à jouer dans la société: mettre au monde les enfants et les éduquer. Mais cela ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas faire carrière comme l'on dit en Occident! Le voile les protège des hommes et leur permet de participer pleinement à la vie civile. C'est une question de respect!»

Naoual El Saadaoui, épouse et mère de famille attentive, la regarde de travers. Miadi Zineb, mère de deux filles elle aussi, toussote. Ambiance. Mais la conversation continue, courtoise. Les trois femmes se renvoient la balle sous le regard d'une assemblée ravie. L'ayatollah semble de plus en plus perdu. Il ne prend plus de notes. Trois femmes musulmanes font (librement) de la théologie.